

# Dieu ou l'éthique ?

**N**OUS présentons aujourd'hui un livre paradoxal et tout à fait inédit qui vient de sortir sous le titre *Dieu ou l'Éthique ?* <sup>(1)</sup> aux éditions L'Harmattan, dans la collection Théôria. Il s'agit d'un « dialogue sur l'essentiel » : le premier intervenant est le fougueux abbé Guillaume de Tanoüarn, dont nous sommes nombreux à nous rappeler le temps où il était "vicaire" à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, et qui, depuis lors, au sein de l'Institut du Bon Pasteur et à la tête du centre culturel Saint-Paul, n'a rien perdu de son talent oratoire, de sa liberté de jugement et de son goût pour les débats audacieux ; il est aussi l'auteur de livres assez peu conformistes : *Vatican II et l'Évangile*, *L'évidence chrétienne et Cajétan*, *le personnalisme intégral*. Face à cet homme de Dieu bouillant de foi et à la dialectique redoutable, se dresse le non moins audacieux et talentueux Michel d'Urance, rédacteur en chef de *Nouvelle École* et l'un des directeurs de la rédaction du magazine *Éléments* ; à tout juste trente ans, il est l'auteur d'un opuscule sur l'éthique, *Jalons pour une éthique rebelle*, et d'une étude littéraire sur *Hamsun*.

On ne pouvait imaginer un dialogue entre deux personnalités plus dissemblables et pas seulement physiquement (autant l'abbé est de forte corpulence, autant le jeune provençal est filiforme), mais aussi intellectuellement, puisque Michel d'Urance se veut spirituellement aussi libre que l'eau vive de la Durance qui court « aux cailloux de la rive » comme disait la chanson de naguère et qu'il va même jusqu'à se flatter d'être étranger au culte catholique et de n'avoir pas voulu recevoir la Communion. Mais

extérieure et annulation intime alors que nels participant à l'élaboration de soi-même, l'éthique est « une technique mentale sculptant une personne peu à peu aiguillée par ses lois internes ». En somme une éthique de la singularité, purement individuelle, soustraite à la morale, une « libre création individuelle exonérée des satisfactions universelles », à laquelle l'abbé n'attache pas la même importance, car il la croit purement esthétique...

Fréquentant beaucoup les maîtres de la Contre-Révolution, nous comprenons le rejet par Michel d'Urance des satisfactions universelles, qui abondent aujourd'hui sous les noms multiples de droits de l'Homme, d'égalitarisme, ou de fraternité, ou de démocratie, ces faux absolus qui imposent leur conformisme et infantilisent la pensée. Mais pourquoi notre jeune auteur s'obstine-t-il à ne voir en ces valeurs "universelles" de pacotille, que « l'empire ruiné des normes sociales chrétiennes ». Ce qui a pour effet de faire sortir l'abbé de Tanoüarn de ses gonds, car pour lui, comme pour nous, le ferment moral chrétien est toujours bien vivant, la religion étant toujours une relation concrète des hommes à Dieu, avec des médiations, des signes sensibles, des sacrements.

Mais Michel d'Urance a répondu à tout : acculé à dire ce qui pour lui distingue éthique et morale, il donne une idée de leur antinomie : « la morale est comme une clôture qui encercle, l'éthique est comme une vallée sauvage et risquée où l'on se contient [qui] s'inscrit dans une pratique de l'immanence et non dans la quête d'un "ordre transcendantal" ». En somme « la morale est imposition

siècles. Pour Michel d'Urance, « le spirituel et la raison sont noués dans l'agrégation cosmologique du polythéisme des valeurs. Le chrétien les sépare, lui, entre raison raisonnable et croyance édifiante ».

Nous ne savons pas si la vie de nos ancêtres indo-européens valait mieux que la nôtre d'être vécue, et nous sommes bien tentés d'ironiser, comme le fait l'abbé, sur les figures mondialisées de la mythologie contemporaine, comme Lady Gaga ou David Beckham, ces « morts-nés à la divinité ». Mais au-delà de ces arguties, c'est le statut de la foi qui est en cause. L'abbé de Tanoüarn rappelle que le christianisme dépasse l'identité occidentale ou européenne. Son universalité n'est « pas celle des Lumières et de la raison raisonnable mais celle de l'amour, c'est-à-dire l'ouverture à l'autre sans cesse réactualisée ». « L'amour qui en dépassant les identités les intègre. »

Michel d'Urance oppose sa propre conception de l'amour : « L'amour naturel suffit, celui qui vient du souffle, de la vie du cœur, de la beauté de l'instant ou du souvenir ; du monde réel. Le corps est son support, l'esprit son exaltation et les deux forment un être aimant et pouvant être aimé dans toute son évidence existentielle ». Nous ne voyons pas en quoi cette belle affirmation empêcherait d'adhérer à l'idée de l'amour universel, où l'abbé de Tanoüarn voit la grande loi de l'être, citant saint Augustin : « C'est parce que Dieu est amour que nous sommes »...

Parfois le ton monte entre nos deux intervenants. L'abbé demeure toujours imperturbablement ferme, mais reprend son ami avec une grande charité. Ils ne sont en fait d'accord que pour dénoncer l'inflation « du droit qui, hélas, fait office de morale commune pour une société communautarisée et matérialisée, qui n'a plus de mœurs communes » (abbé de Tanoüarn) ; « le droit de la modernité est une maladie sociale » (M. d'Urance). Cette manie de légiférer sur tout et de rendre le monde compliqué (ne pas fumer, ne pas boire, ceinture de sécurité...) avait pris le nom de « démocratie des mœurs » dans un article du *Monde* d'il y a plus de dix ans : il s'agissait de présenter

suprêmes de l'humanité ? La méthode de Michel d'Urance n'échappe ni au tragique, ni à la démesure, ni aux insolubles contradictions de ceux qui croient fonder le bonheur exclusivement sur terre.

Une consolation toutefois. Maurras aussi était un jeune écrivain très doué et, à l'âge de Michel d'Urance, il rejetait le « venin » du Magnificat, voyait dans le crucifix « la plus difforme des victimes » et désignait les Évangiles comme « les turbulentes écritures orientales ». Michel d'Urance parle, lui, de « la senteur de ce Christ larvaire » pour illustrer la notion de médiocrité. Mais Maurras, à force d'étudier les faits politiques, ne tarda pas à s'élever à la notion de civilisation, qui, plus que le concept de culture, s'ouvre à l'universel. Et alors il comprit ce que nos sociétés doivent au christianisme et à l'Église de l'Ordre. Il comprit aussi que nos splendides cathédrales n'auraient pu avoir été l'œuvre des hommes des temps indo-européens et il se montra reconnaissant envers l'Église catholique d'avoir protégé les héritages antiques contre l'anarchie, la destruction et la démesure. Quand l'abbé de Tanoüarn explique à Michel d'Urance que c'est par l'amour que le christianisme a dépassé ce qu'il y avait de mieux dans l'héritage ancien en l'intégrant, ne montre-t-il pas de façon irréfutable ce miracle que fut la civilisation que nous avons le devoir maintenant de prolonger et de transmettre plutôt que de débattre sur une éthique belle mais sans espérance ?

Michel FROMENTOUX.

1. Guillaume de Tanoüarn, Michel d'Urance : *Dieu ou l'éthique ? Dialogue sur l'essentiel*. Ed. L'Harmattan, 274 pages, 28 euros.

## MEXIQUE : "LA FEMME LA PLUS LAIDE DU MONDE" RENTRE AU BERCAIL

On appelait Julia Pastrana « la femme la plus laide du monde », la « femme singe » ou « la femme ours ». On l'exhiba, il y a 150 ans, dans des cirques aux États-Unis et